

Nous avons ici affaire à un corpus de quatre textes, relevant tous du genre poétique, et posant tous la question de la condition du poète parmi ses semblables : « l'albatros » du poète symboliste souvent considéré comme le poète maudit par excellence, BAUDELAIRE, puis un par Victor HUGO, chef de file de l'école romantique, puis une conférence du surréaliste et résistant Paul ELUARD et enfin un sonnet d'Alain BOSQUET critique et poète auteur du recueil *Un jour après la vie*.

Evaluons comment les différents poèmes valorisent, mettent en avant la figure du poète.

Si les textes B (HUGO) et C (ELUARD) exaltent franchement la force prophétique du poète, modèle héroïque et guide de ses congénères (là, les textes assument leur ton élogieux à l'endroit du poète et nous le font admirer), les textes A (BAUDELAIRE) et D (BOSQUET) nous font plutôt éprouver de la pitié pour le poète, cet épouvantail de la société, abondamment victimisé et dont l'image pathétique doit nous désoler, nous faire adhérer à son sort, et nous faire réfléchir à ce que nous devons aux poètes.

Les textes de HUGO et ELUARD (B et C) proposent une image plutôt traditionnelle et particulièrement engageante du poète devenu prophète et guide des hommes, valorisé jusqu'à en être héroïsé. L'éloge y est donc franc et assumé. HUGO intègre le poète à tout un abondant champ lexical de la spiritualité qui rehausse le poète : « Dieu » en terme liminaire, « pasteurs » à la clôture et au milieu, des termes comme « âme », « sacré » ou « divine ». Le poète est valorisé comme référence première et en tant que sujet de nombre des propositions verbales : « lui seul a le front éclairé » chez HUGO, et « le poète est celui qui inspire » chez ELUARD. Dans ces deux poèmes, l'amplification caractérise le sort du poète qui se démultiplie ou bien se fait abstraction, au-delà de sa petite personne : le poète d'abord singulier a gagné en nombre et s'est renforcé dans le pluriel (« la solitude des poètes » nous dit ELUARD) ou bien il est devenu l'idée de « poésie » tout entière dans « car la poésie est l'étoile » au dernier dizain du poème de Victor HUGO.

Les textes A et D ne font ainsi que très indirectement l'éloge du poète : ce qui ressort surtout, c'est la figure pathétique voire tragique du poète qui ainsi distingué et posé en martyr, doit alors susciter l'admiration des hommes. C'est ainsi par le malheur que le poète y gagne ses galons de figure d'exception. Les deux poètes (BAUDELAIRE, BOSQUET) recourent à l'analogie pour déplacer l'enjeu et montrer aussi, par cette figure du déplacement que le poète éprouve une difficulté fondamentale à se situer dans le monde : pour l'auteur des *Fleurs du mal*, le poète est assimilé à un oiseau lourdaud et marginal, l'albatros, qui n'est à l'aise ni dans le ciel ni sur terre (« ce voyageur ailé est semblable au prince des nuées ») tandis que BOSQUET, dès le titre de son sonnet, renvoie au « poète comme meuble ». Dans les deux cas, l'analogie est soulignée (« semblable à », « comme ») et la comparaison est explicite, sans finesse ni subtilité. Le poète est donc présenté avec maladresse, ce qui doit susciter notre compassion pour cette figure imparfaite et chétive, donc terriblement humaine ainsi que doit le comprendre le lecteur prêt alors à s'identifier au poète. Un lexique négatif caractérise ces pauvres poètes que le lecteur n'a plus que le choix de plaindre alors : « indolents », « maladroits et honteux » pour caractériser l'oiseau avec BAUDELAIRE, tandis que BOSQUET noie le poète dans un champ lexical de l'outillage trivial et trop concret, ainsi dans l'énumération sur deux vers : « les sécateurs, les pneus, les robinets, les clous ». Paradoxalement, au milieu de cette vulgarité ou de cette médiocrité, le poète incarne le restant d'humanité ou la résistance désespérée. Il est donc malgré tout valorisé, par contraste, et la pitié que l'on éprouve pour lui garantit l'adhésion du lecteur au poète.

Les textes B et C sont des éloges du poète, quand les textes A (BAUDELAIRE) et D (BOSQUET) veulent davantage se poser en hommages émouvants à cet être d'exception qu'est le poète. On aurait pu ajouter à ce corpus un extrait des *Hymnes* de RONSARD pour qui le poète est un redouté, contesté mais aussi précieux et puissant révélateur du réel : dans l'« Hymne d'automne », la muse s'adressant à RONSARD lui-même (qui se met en scène dans son poème) le rassure en effet quant à l'audience relative des poètes qui n'a d'égale que leur nécessité absolue dans le monde : « Hués, sifflés, moqués des peuples ont été, / Et toutefois, Ronsard, ils disaient vérité. »